

Prédictions pour 1984

Orwell et 1984. Trois approches de Guy Bouchard, André Rocque et Jacques G. Ruelland. Montréal, les Éditions Bellarmin, 1988, 275 p.

Maurice Poteet

Numéro 54, été 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39120ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Poteet, M. (1989). Compte rendu de [Prédictions pour 1984 / *Orwell et 1984. Trois approches* de Guy Bouchard, André Rocque et Jacques G. Ruelland. Montréal, les Éditions Bellarmin, 1988, 275 p.] *Lettres québécoises*, (54), 60–61.

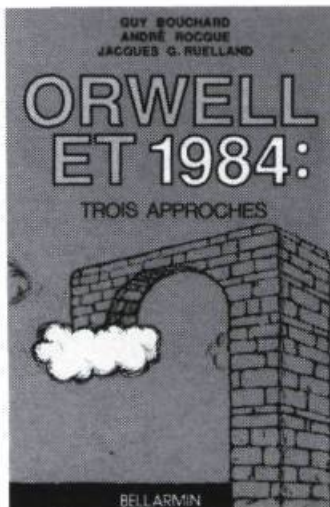
Prédictions pour 1984

Orwell et 1984. Trois approches de Guy Bouchard, André Rocque et Jacques G. Ruelland. Montréal, les Éditions Bellarmin, 1988, 275 p.

En 1984, «l'année fétiche» par excellence, pas moins de 3 000 livres sur Orwell et son œuvre ont paru, selon les auteurs de *Orwell et 1984*. Orwell a été servi à «toutes les sauces» (les plus piquantes étant le «péril communiste», «l'explosion technologique» et les «structures du pouvoir, du langage, de la société, et [bien sûr] de la pensée»). Maintenant, cinq ans après, les auteurs annoncent la fin de l'époque des lieux communs et nous offrent 1984 dans sa «saveur originale».

L'ouvrage est constitué de trois sections organisées selon trois approches (un ensemble «stéréoscopique») du phénomène de 1984 — historique, littéraire et philosophique. Il s'agit d'un livre important pour tous ceux qui cherchent à mieux comprendre 1984 : la première section le situe par rapport à l'époque de la Deuxième Guerre mondiale (avant et après) et par rapport à la vision du monde d'Orwell (Éric Blair). La deuxième section, plus littéraire et théorique, cherche à identifier 1984 à un genre (roman?, roman politique?, utopie?, science fiction?, etc.). Finalement, l'analyse des institutions représentées dans 1984 complète l'étude. Les trois sections se complètent sans trop de redondance; c'est un beau livre, bien écrit et bien pensé (avec bibliographies, tableaux et annexes très utiles). De plus, l'écriture nous fait croire que le temps d'un «Novlangue» n'est pas pour demain...

L'approche de Jacques G. Ruelland permet de situer 1984 dans son époque et par rapport à la carrière d'Orwell, qui était un rebelle authentique, s'opposant toute sa vie à «toutes les formes de dictatures, qu'elles soient de gauche ou de droite» (p. 16). Ceux qui ont parcouru la biographie de Bernard Crick savent déjà qu'Orwell s'est prononcé dans son œuvre («romans» et essais nombreux) contre tous les abus étatiques, scientifiques ou technologiques — contre, enfin, toutes les tentatives (grossières et subtiles) de sujétion de l'individu. Nos «mensonges», Orwell nous avertit constamment, vivent dans et par nos discours (qu'ils soient alimentés d'un «Novlangue» ou non). Par exemple,



«sauver» un pays en le détruisant n'est pas inconnu comme démarche politique. La solution? Être «vigilant». Ruelland insiste, avec raison, sur cette force non pas «visionnaire» mais «cautionary» d'Orwell, écrivain assez marginalisé avant ses grands succès de librairie, *La Ferme des animaux* et *1984*.

Cette première section se termine par une bibliographie et une annexe portant sur Orwell «au théâtre et sur les ondes» (très instructives). Soulignons les deux fins «une anglaise, une américaine» au film britannique de 1984 : «Oui! Vous avez bien compris : ce film a deux fins [...] Quel merveilleux exemple de cette fallacieuse réécriture de l'histoire justement dénoncée par Orwell dans son roman!» (p. 79).

*

Suite à la première section intitulée «George Orwell», conscience politique de notre temps», Guy Bouchard aborde 1984 dans une étude (de plus de cent pages) qui s'intitule «1984 : le Pouvoir des codes et le code du pouvoir». Elle débute par un survol des diverses opinions concernant Orwell et son rapport à la philosophie politique contemporaine. On y voit, par exemple, comment certaines critiques marxistes d'Orwell et de son œuvre l'avaient taxé d'être «le porte-parole» des capitalistes ou «propagandiste» de l'impérialisme américain ou même défenseur des politiques de «l'association nationale des manufacturiers» (p. 82-84). Pauvre Orwell! comme disait Ruelland. On comprend qu'Orwell ne définissait jamais la «li-

berté», de façon abstraite, philosophique, la défendant quand même dans sa vie et dans son œuvre. Dans ce sens, Orwell était typique de son pays, de sa culture : les Anglais, selon Bouchard, ont tous une «horreur de la pensée abstraite» («vision du monde systématique»). Enfin, Orwell était un original : il «s'est toujours tenu à l'écart des orthodoxies», pratiquant un socialisme centré sur une sorte de fraternité universelle étayée par une exigeante égalité sociale et économique entre tous» (p. 84, curieusement). Point à la ligne. Cette question de «code» (parti, orthodoxie, secte, etc.) réglée, une autre, très importante pour toute lecture, demeure : 1984 et ses codes littéraires. Selon quel «pacte» doit-on le lire?

Ces questions sont discutées et étalées dans quatre chapitres : les questions du «roman», de la science-fiction», de la «tradition utopique» et «la logique du pouvoir». Il s'agit d'une mine d'or de définitions, tableaux et catégories très utiles pour tous ceux qui s'intéressent aux débats concernant nos «genres» littéraires. Le premier chapitre, par exemple, consiste en une démonstration très serrée des faux problèmes, finalement, en ce qui a trait aux définitions du terme «novel» faites surtout en anglais (réaliste, romantique ou autre). Ici Bouchard s'amuse à mettre en opposition binaire (bien «trop étroite» p. 97) plusieurs notions répandues du mot «novel» : «la question, écrit-il, s'entend d'abord en anglais, la réponse peut se formuler en français (*ibid.*). Bouchard démontre, ainsi, «l'impertinence» (p. 99) de la discussion ayant comme base la définition «réaliste» du roman. 1984 n'est peut-être pas un «novel» au sens restreint; il est, néanmoins, un roman, au sens large (pauvres Anglais!). Signalons, avant de passer à la troisième section, la portée dense et stimulante des deux derniers chapitres, où Bouchard réussit à clarifier plusieurs questions : celle de l'utopie (comme sous-genre) et celles ayant trait aux controverses du type philosophique et féministe, en passant par certains problèmes de la cohérence du texte.

*

André Rocque, dans la section finale intitulée «L'Institution orwellienne», procède à l'analyse de «l'être social» de 1984 : il prend les institutions (Ministère de l'Amour, etc.) de l'Océania (et l'Océania même) comme «existantes», ce qui peut troubler un peu les littéraires qui insistent, au contraire, sur la représentation, ses lois et ses limites. Néanmoins, cette discussion, assez exigeante, surtout au début quand il est question de théorie (rapport entre

formes et valeurs), jette, comme les sections précédentes, de la lumière sur la pensée d'Orwell. Enfin, on apprend, tout au début, qu'il faut faire attention aux traductions : en repérant des détails touchant le rôle et le but des divers Ministères dans le texte, et en comparant ces détails en français avec le texte original, Rocque note la présence de «faux sens, contresens, non-sens et même des inversions et des oublis» dans la traduction en français. «Il n'y a pas de doute à

nos yeux que la traduction française a besoin d'une refonte» (p. 211).

En somme, cette étude «stéréoscopique» de 1984 risque d'être citée pendant longtemps. Elle sera, certainement, sur ma liste de lectures recommandées aux étudiants d'Orwell et à tous ceux qui s'interrogent sur les problèmes de genres (utopie, science-fiction, etc.). □

Maurice Poteet

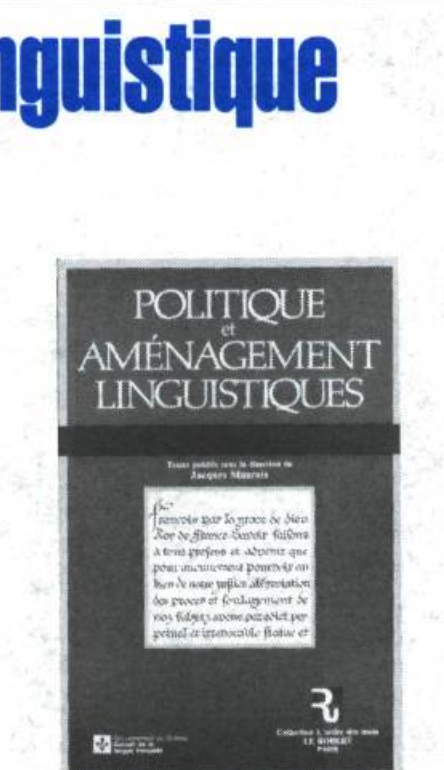
Horizon linguistique

Politique et Aménagement linguistiques. Textes publiés sous la direction de Jacques Maurais, Québec, Conseil de la langue française/Paris, Le Robert, 1987, 570 p.

Le Québec étant depuis une vingtaine d'années le laboratoire exemplaire d'une vaste entreprise d'expérimentations en matière de politique linguistique, il était presque naturel que parût, sous son égide, l'une des plus importantes sommes désormais consacrées à ce qu'il convient d'appeler l'aménagement linguistique. Et plus naturel encore que cette somme fût l'initiative du Conseil de la langue française à qui l'on doit déjà, dans cette même veine et dans la même collection, une somme sur *La Norme linguistique* (1983) et une autre sur *La Crise des langues* (1985).

C'est ainsi que le présent ouvrage (qui se lit en vérité comme un roman davantage qu'il ne se conçoit comme un simple ouvrage de référence) nous informe de la façon la plus exhaustive qui soit sur quelques-unes des grandes entreprises d'aménagement linguistique de notre époque.

Après un vaste tour d'horizon sur l'histoire et l'émergence du concept d'aménagement linguistique (dû à Jacques Maurais et Denise Daoust), nous sommes invités successivement à pénétrer, avec les plus grands spécialistes de chacun des domaines abordés, au cœur des expériences, diverses et passionnantes, de l'établissement et de la normalisation du néerlandais en Belgique (K. Deprez), du catalan en Espagne (A. Bastardas Boada), du basque dans ce même pays (K. Rotaetxe), du suédois en Finlande (C. Laurén), de



l'extraordinaire renaissance de l'hébreu en Israël (M. Nahir), de l'échec d'une tentative récente d'aménagement de l'espagnol au Mexique (L. F. Laura), de l'inévitable expérience québécoise, ici synthétisée pour la première fois (Maurais), enfin du souple aménagement multilingue de la Yougoslavie. Suivent trois chapitres consacrés à la réflexion théorique sur le sujet : le premier dû au linguiste tchèque du Cercle de Prague, F. Danes, le second à B.H. Jernudd (peut-être le moins pertinent de tout ce qui nous est présenté ici), le troisième étant constitué d'une excellente synthèse de J. Cl. Corbeil sur tout ce qui se trouve, épars ou latent, dans l'ensemble de l'ouvrage.

Il ressort de la diversité des expériences décrites dans ces textes que l'aménagement linguistique est une des propriétés politiques de notre époque et que, loin de s'atténuer, le phénomène risque de contaminer, avant la fin du siècle, la totalité de la planète. Certes, de

nombreuses expériences en cours n'ont pas trouvé leur place ici, soit qu'il ait été impossible de trouver un spécialiste objectif disponible (notamment pour le monde arabe), soit que les contacts n'aient sans doute pu se faire (je pense en particulier à l'expérience soviétique ou à celle du Shri Lanka où la récente loi linguistique est en fait un calque de notre Loi 101). On ne saurait rendre compte de tout. Mais ce qui est donné ici des principales et grandes tentatives occidentales est suffisant pour confirmer un tableau des expériences possibles en matière d'aménagement linguistique. D'où la possibilité, désormais, d'une science, à la fois théorique et appliquée, consacrée à ce champ nouveau où viennent se fonder autant de principes hérités de la sociologie et de la démographie que de la linguistique proprement dite.

Au total, donc, cet ouvrage, non seulement universalise une «question» que nous risquons à la longue de croire spécifique à notre situation historique, mais ouvre, pour la science linguistique elle-même, des horizons encore insoupçonnés. L'aménagement linguistique est-il en passe de devenir une industrie? Dans la préface qui précède les études des spécialistes, le sociolinguiste américain Joshua A. Fishman définit assez bien l'enjeu prochain d'une telle science : «Les rapports de l'aménagement linguistique avec la culture et l'identité culturelle commencent à pouvoir être saisis, bien qu'une politique linguistique s'attache toujours à un champ d'action plus vaste que la langue seule».

C'est dans cette perspective qu'il importe de marquer la parution de cet ouvrage, qui fera date dans l'histoire des travaux du même genre encore trop peu nombreux. □

Jean Marcel